

Notre langue française (2)

Par [Cécile Guilbert](#), le 28/3/2018 à 06h00



Dans *Notre langue française*, essai ni dogmatique ni professoral mais tout à fait cardinal en forme de chant d'amour pour notre idiome – « *ce bien inaliénable, spirituel par essence* » dit-il – Jean-Michel Delacomptée ne se contente pas d'analyser les raisons, les symptômes de sa destruction et leurs tragiques conséquences en termes de fragmentation sociale. Il remonte loin et haut. Vers l'origine qui, d'un être ou d'un pays, fait toujours signe vers son destin dès lors qu'il possède une âme. Si « *notre langue* » est originellement « *la langue de l'égalité, de l'État et de la littérature* », écrit-il, c'est parce qu'en France, le souverain royal ou républicain n'a jamais cessé d'œuvrer pour rassembler et égaliser le peuple autour d'elle. Charlemagne ? Il impose en 813 contre le latin du clergé que les homélies soient désormais prononcées en langue romane et tudesque. Louis XII ? Il ordonne d'user de la langue du peuple dans les actes de justice. François I^{er} ? Promulguant l'ordonnance de Villers-Cotterêts (sur laquelle s'est encore appuyée en 2003 la Cour de cassation pour battre en brèche la domination de l'anglais dans l'UE), il impose le français dans tous les textes administratifs et juridiques. La littérature suit le mouvement. Ambroise Paré et Montaigne laissent tomber le latin. Puis fleurissent Ronsard et Du Bellay. « *Enfin Malherbe vint* » (dixit Boileau) avec son sécateur et sa pince, élaguant préciosités et fioritures pour mieux resserrer les boulons d'une langue utilisable par chacun et intelligible pour tous. La création de l'Académie française et les nécessités de la gloire de Louis XIV ? À l'aube du Grand Siècle et durant tout l'âge classique, elles soulèvent le français vers des sommets de fraîcheur concise pour mieux le faire descendre dans le cœur et le corps du pays, théorie du ruissellement avant l'heure mais réellement égalitaire comme l'a bien

noté Jean-Claude Milner : « *La belle langue française a été institutionnalisée par Richelieu pour que les catholiques et les protestants, les nobles et les bourgeois, les hommes et les femmes, les savants et les ignorants en usent de la même manière.* »

C'est de ce même fil d'or que se réclameront les législateurs de 1789 et leurs successeurs. Ceux qui, par exemple, rédigeant la Constitution de la V^e République, décident dans son article 2, bien avant de définir son emblème, son hymne, sa devise et son principe, que « *la langue de la République est le français* ». Quel message plus exaltant, plus splendide que cette excellence pour tous ? Et qui dit mieux que ce miroir linguistique tendu à chaque Français, qui l'embellit, le tire vers le haut, l'enseigne à l'école à travers la lecture des innombrables écrivains l'ayant façonné dans tous ses genres littéraires, à l'écoute de ses représentants politiques les plus éloquents ?

Si Delacomptée n'a pas son pareil pour dissenter sur le métissage et la francophonie, s'alarme des dommages que font peser sur elle d'autres niveaux de langage devenus désormais hégémoniques mais n'a pas la bêtise de penser qu'elle ne doit pas évoluer, il suscite définitivement l'enthousiasme en rappelant le rôle joué par les *Serments de Strasbourg* et la *Séquence de Sainte Eulalie*, « *poème réputé premier texte français* » composé vers 880, dans la mise en relief de « *ce nœud fondateur, ce mariage politique, puis poétique, où s'ancre notre langue en tant que langue écrite à vocation esthétique.* »

Et d'en appeler en conclusion aux « *besoins de l'âme humaine* » tels qu'ils furent définis en 1943 par Simone Weil dans *L'Enracinement*, « *parmi lesquels l'ordre, la liberté, l'égalité, la hiérarchie, l'honneur, la sécurité, la vérité.* » Résistance et mystique ? Mais oui, car « *le salut du français ne passe ni par le souverainisme qui se crispe sur ce trésor comme sur un magot, ni par l'ouverture sans bornes qui dissout ce à quoi on tient de toutes nos fibres,* écrit-il avec force. *Le salut de notre langue réside dans l'accueil d'une altérité qu'on absorbe avec respect, avec confiance. Et le meilleur cadre pour la confiance, en ce qui nous occupe ici, c'est la beauté (...)* Raviver le besoin de beauté. *La beauté en tous ses lieux, sous toutes ses formes, celle des villes, des rapports humains, de l'amour, des œuvres d'art. Celle de la langue que nous avons en partage avec tant de pays, de même souche, de même tronc, mais aux branches et rameaux distincts* ». La beauté comme promesse stendhalienne de bonheur tant il est vrai que la laideur est celle du malheur.

Cécile Guilbert